

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna jurat.

I

VOYEZ-VOUS, tout ce que vous venez de me dire prouve tout simplement que vous êtes un niais ; et que, moi, pour vous écouter, je suis encore plus niais que vous. Voilà.

—Eh ! oui, voilà un aveu qui honore votre modestie, dit Maurice en jetant un éclat de rire qui fit tinter les vitres mal cimentées de l'appartement. Mais, ne nous brouillons pas, que diable. Je suis venu ici avec les intentions les plus sympathiques, les plus paisibles ; et j'espère bien, non seulement j'espère, mais j'ai la conviction que l'avenir vous prouvera, plus évidemment que mes paroles, la pureté de mes convoitises.

—L'avenir ? Vous êtes prophète, vous ?

—Pourquoi pas ?

M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain.

—De sorte, ajouta-t-il, que vous persistez à dire que vous aurez ma fille malgré moi ?

—Pardon, je dis que vous finirez par me la donner avec la meilleure volonté du monde, ce qui fait toute la différence.

—Eh bien, écoutez, jeune homme, je vais vous faire une prédiction, moi aussi. Si jamais Pierre Millard vous accorde sa fille, vous irez le dire à Rome.

—Nous irons ensemble. Il y a longtemps que je désire voir la ville Eternelle pour y admirer les monuments des premiers artistes du monde. Et votre demoiselle qui aime tant la belle et touchante musique entendra celle du divin Palestrina et autres ; et pour vous même, M. Millard, qui avez, je le sais, un faible pour les reliques de l'antiquité, ce voyage sera aussi plein de charme.

Ce persiflage mettait le bonhomme sur des charbons ardents.

—Ne vous emportez pas, M. Millard ; on sait que vous avez un goût éclairé pour tout ce qui tient aux beaux-arts.

Maurice savait que c'était, chez le bonhomme, la corde la plus sensible à toucher. Il ajouta :

—Il me plairait de faire le voyage avec votre charmante fille et un homme aussi spirituel que vous.

M. Millard se rengorgeait.

—Il me plairait. Peuh ! il s'en manque joliment que nous obtenions tout ce qui nous plait, fit-il.

—C'est vrai, mais, sérieusement, je vous parais donc bien exigeant, bien prétentieux ?

—A-t-on jamais ouï dire prétention plus sotté ! Vous oubliez que ma fille a déjà refusé les partis les plus avantageux ?

—Qu'est-ce que cela fait ?

—Voilà une question, par exemple...

—N'a-t-on pas vu déjà des jeunes filles aussi bien douées que la vôtre épouser leur laquais ? Je suppose que vous ne trouvez pas de similitude entre ce dernier et moi. Après tout, je ne

vois pas où serait la mésalliance. Ma généalogie vaut bien la vôtre. Je ne suis pas riche, il est vrai ; mais je puis le devenir. J'ai du cœur et des aptitudes, Dieu merci. Au reste, ce n'est pas la fortune qui fait toujours les meilleurs mariages.

—Propos de tête folle, gâtée par les romans, dit dédaigneusement le bonhomme.

—Et tenez, pour piquer au plus court et ne pas aller par quatre chemins, j'aime votre fille et j'ai la présomption de croire que je ne lui déplais pas et qu'elle est loin de partager vos vues.

Elle vous l'a dit ?

—Il y a des choses qu'on ne dit pas toujours de suite, mais qu'on devine. Et vous verrez, M. Millard, que vous finirez par dire comme nous.

—Jamais. Enfin c'est trop parler pour ne rien dire ; et je vous prie de me laisser à mes affaires et de ne plus troubler la paix de mon intérieur. A-t-on l'idée d'une pareille audace...

—Au revoir, M. Millard ; au revoir futur beau-père.

II



M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain. — (Page 77, col. 1).

Voici ce qui avait donné lieu à cette première entrevue de Maurice avec M. Millard.

Quelques jours avant, Pierre et Louis étaient à veiller chez Maurice et ne savaient trop comment tuer le temps. Les deux premiers pratiquaient comme avocats et Maurice comme médecin. Pratiquaient, c'est-à-dire, quand il y avait des clients. Généralement la boutique n'était pas achalandée.

Ils passaient régulièrement leurs soirées ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Amis sincères qu'on ne trouve que dans les déshérités de la fortune,

Donc, ce soir-là, après avoir épuisé tous les sujets de conversation, ils bâillaient à se disloquer la mâchoire.

—Ne trouvez-vous pas, vous autres, dit Maurice, que la vie de garçon est bien fastidieuse,

surtout pour de pauvres Sires comme nous qui n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres ?

—Sans contestation ; mais le moyen d'y remédier ?

—Parbleu, le moyen est tout trouvé. Et, moi qui vous parle, je vais vous donner l'exemple...

—Ah ! bah, firent les deux autres avec une visible incrédulité.

—Vous ne le croyez pas ? Je ne suis on ne peut plus sérieux. Dans un mois, jour pour jour, vous viendrez ici et nous enterrerons ma vie de célibataire. Mais, d'ici là, j'espère que vous me laisserez toute ma liberté.

Ce ne fut pas seulement de l'étonnement chez Pierre et Louis ; ce fut presque de la stupeur.

—Diable ! dit Pierre, est-ce que tu aurais hérité d'un oncle d'Amérique ?

—Non pas, j'hériterai plus tard de mon beau-père.

—Que tu connais ?

—Dame, puisque je vais épouser sa fille.

—S'il n'y avait pas d'indiscrétion...

—Pas du tout ; je puis vous nommer ma future épouse ; seulement, jusqu'à ce qu'elle le soit, je compte sur votre parfaite discrétion. Vous connaissez le proverbe : il faut mourir pour être loué et se marier pour être calomnié.

—Entin, le nom, le nom de madame ?

—Mademoiselle Eugénie Millard.

—Mon cher, dit Louis, la fille du bonhomme Millard, c'est à peu près comme qui dirait un Gibraltar à prendre.

—On le prendra.

—Mais, ajouta Pierre, tu ne connais donc pas le vieux ?

—Parfaitement.

—Un vieux ladre qui se croit sorti de la cuisine de Jupiter, parce qu'il a le carrosse d'un de ses débiteurs qu'il a ruiné.

—Je sais cela.

—Qu'il a presque promis sa fille à Leroux, parce qu'il est riche, ce garçon-là.

—Ce Leroux, dit Maurice, est une espèce d'imbécile qui ne saurait me gêner ; j'en ferai promptement justice.

—Mais tu ne la connais pas du tout, cette jeune fille ?

—Qu'en savez-vous ?

—Tu l'as déjà rencontrée ?

—Sans doute.

—Tu lui a parlé ?

—J'ai déjà ébauché une déclaration.

—Et puis ?

—Et puis, je me suis convaincu que je pouvais espérer.

—Elle te l'a dit ?

—Pas en parole ; mais n'y a-t-il pas le langage des yeux, souvent beaucoup plus expressif que tous les aveux les plus charmants.

—Oui, mais nous en revenons toujours là : le bonhomme, le bonhomme, voilà la pierre d'achoppement. J'aimerais autant m'adresser au...

Louis n'acheva pas.

—Au diable, n'est ce pas, dit Maurice. C'est ce que je vais éprouver ces jours-ci ; car je vais lui demander sa fille en mariage. J'aime que les choses se fassent rondement.

—J'ai bien peur qu'elles ne se fassent que trop rondement, mais pas dans le sens que tu l'espères.

Et voilà pourquoi, un bon jour, Maurice s'était fait une toilette éblouissante et s'était présenté chez M. Millard et, sans chercher ni détours ni circonlocutions, lui avait déclaré ses noms et prénoms, exposé sa situation financière et lui avait déclaré ses espérances et ses prétentions, dans le plus beau langage du monde.